

Magdalena Koźluk, Witold Konstanty Pietrzak

Au carrefour de la médecine et de la littérature : Thomas Sonnet de Courval et Louis de Caseneuve

Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica 9, 31-44

2014

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach
dozwolonego użytku.

*Magdalena Koźluk
et Witold Konstanty Pietrzak*
Université de Łódź

AU CARREFOUR DE LA MÉDECINE ET DE LA LITTÉRATURE : THOMAS SONNET DE COURVAL ET LOUIS DE CASENEUVE

“Where medicine and literature meet: Thomas Sonnet de Courval and Louis de Caseneuve”

SUMMARY – This study considers and compares two humanist physicians who lived and were active in the first half of the 17th century. Both of them interested in literature and medicine created works that testify to the multifaceted culture of the period. Within two different literary genres, satire and emblem, and in their own distinctive way, they deal with the doctrine of the four temperaments. Thomas Sonnet de Courval (1577-1627) perceives the theory from the perspective of the contemporary literary “Debate on Women” which discussed the institution of marriage, and gives not an axiological, but a scientific explanation of the issues raised. On the other hand, Louis de Caseneuve (1577-1627) tries to stress dominant features of the four temperaments in order to facilitate memorizing the physiological doctrine through allegory and mnemotechnics. The works of these two authors are interesting examples of how medicine and literature are interwoven in the humanist culture of the late Renaissance period.

KEYWORDS – humanist physicians, satire, medical emblems, doctrine of the four temperaments, multifaceted culture, 17th century, art of memory, “Debate on Women”

„Na styku medycyny i literatury: Thomas Sonnet de Courval i Louis de Caseneuve”

STRESZCZENIE – W niniejszym artykule zestawiono i porównano dwóch lekarzy-humanistów, którzy żyli i tworzyli w pierwszej połowie XVII wieku. Interesując się jednocześnie literaturą i medycyną, pozostawili oni po sobie dzieła ukazujące wielorakość składników kultury tamtego okresu. Choć specjalizowali się w różnych gatunkach literackich, w satyrze i w emblemacie, to obaj wykorzystali teorię czterech płynów ustrojowych w oryginalny i właściwy sobie sposób. Pierwszy z nich, Thomas Sonnet de Courval (1577-1627), zastosował tę teorię w kontekście tradycyjnego sporu o kobietę do wyjaśnienia sporów małżeńskich, dając po raz pierwszy nie wartościującą, lecz naukową ich wykładnię. Drugi z autorów natomiast, Louis de Caseneuve (1577-1627), starał się wypuklić dominujące cechy każdego z czterech temperamentów po to, aby za pomocą alegorii i mnemotechniki ułatwić zapamiętywanie doktryny fizjologicznej. Utwory tych dwóch humanistów stanowią tym samym interesujący przykład przenikania medycyny do sztuki literackiej w epoce późnego Renesansu.

SŁOWA KLUCZOWE – lekarze humaniści, satyra, emblematy medyczne, teoria czterech płynów ustrojowych, wielorodność kultury, XVII wiek, mnemotechnika, spór o kobietę

La littérature et la médecine entretiennent dans l’ancienne production écrite des rapports étroits. Les littérateurs, d’un côté, puisent volontiers à l’art de l’esculape pour expliquer, par exemple, les comportements de leurs personnages ; de l’autre, les médecins ne méprisent pas le patrimoine littéraire pour illustrer, voire étayer leurs arguments tantôt difficiles, tantôt fantaisistes. Dans la présente étude,

nous voudrions mettre en parallèle deux médecins humanistes de la première moitié du XVII^e siècle qui se sont intéressés à la littérature et dont l'œuvre montre la pluralité dans la culture générale de ces auteurs, sensibles à la puissance de la poésie et à l'utilité de la science. Mais cette pluralité révèle en même temps la rencontre de deux cultures, antique et moderne, et nous invite à nous interroger sur la pérennité de la pensée des Anciens à un moment où William Harvey allait saper les fondements théoriques du tandem Hippocrate-Galien.

1. Thomas Sonnet de Courval et Louis de Caseneuve

Les auteurs des œuvres dont nous voulons ici analyser quelques fragments sont aujourd'hui mal connus. Le premier, Thomas Sonnet de Courval (1577-1627), issu de la noblesse normande, a fait ses études de lettres à Caen et, peu après, ceux de médecine à Paris et à Montpellier. Malgré le titre de médecin, il n'a jamais pratiqué ce métier et il s'est entièrement voué au plaisir de l'écriture¹. Le second, Louis de Caseneuve (?-1645), jésuite venant d'une famille bourgeoise de Tournon, s'attribuait le titre de médecin et de conseiller du roi mais, en réalité, il ne l'a jamais été. Il a fini des études de médecine à l'Université de Montpellier car nous retrouvons dans son œuvre à plusieurs reprises les acquis de la médecine chimique de l'époque. Il était aussi un excellent helléniste, fasciné par l'œuvre de Philostrate dont il a publié *Les Lettres* (Tournon, chez Linocie, 1620)².

2. La théorie des tempéraments littérisée et emblématisée

Ces deux écrivains se sont spécialisés dans deux genres littéraires différents, la satire³ et l'emblème⁴. Ils y ont, entre autres, abordé la question des tempé-

¹ Sur la bio-bibliographie de ce personnage voir E. de Robillard de Beaurepaire, « Les satires de Sonnet de Courval », *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences, Arts et Belles Lettres de Caen*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1865, p. 164-228. Voir aussi J. Coste, « Un regard médical sur la société française à l'époque d'Henri IV et de Marie de Médicis. Thomas Sonnet de Courval (1577-1627), gentilhomme normand et médecin satirique », *XVII^e siècle*, 2008/2, n° 239, p. 339-361 ; et W. K. Pietrzak, „Thomas Sonnet de Courval a tradycja francuskiej nowelistyki”, in : *Dawne literatury romańskie. Żywioły, temperamenty, charaktery*, red. M. Abramowicz, P. Matyaszewski, Lublin, Wydawnictwo KUL, 2011, p. 121-134.

² Sur la vie et l'œuvre de Caseneuve voir A. de Gallier, « L'imprimerie à Tournon », *Bulletin de la Société Départementale d'Archéologie et de Statistique de la Drome*, t. XII, Valence, 1878, p. 51-55 ; et J. Roger, « Emblématique et médecine », *Histoire des sciences médicales*, 1969, n° 3-4, p. 115-131.

³ La littérature critique concernant ce genre est très riche. Voir par exemple R. Elliott, *The Power of Satire: Magic, Ritual, Art*, Princeton University Press, 1960 ; S. Duval et M. Martinez, *La Satire. Littératures française et anglaise*, Paris, Armand Colin, 2000. Sur la satire au XVI^e siècle,

raments dont ils ont tiré des conclusions différentes. Sonnet de Courval envisage ce problème dans le cadre de la querelle des femmes où la question du mariage est essentielle, et il apporte à cette question un éclairage original ; Caseneuve, lui, se contente de réunir les lieux communs de la médecine qui systématisaient le savoir sur la physiologie de l'époque. Voyons en détail leurs opinions.

2.1. Les tempéraments comme source des conflits entre les conjoints

La satire n° 7 de Sonnet de Courval, *L'Antipathie, et dyscrasie, ou contre-affection, et repugnante diversité des temperamens, humeurs, et complexions des Mariez, sources de leurs querelles et mauvais mesnage*, est explicite dès son titre. Elle se propose de représenter les conflits entre les conjoints en les plaçant dans le cadre de la théorie humorale classique. Avec un sens de l'humour plein d'entrain qui respire l'esprit gaulois, le poète situe son texte dans la lignée de la misogamie traditionnelle en renvoyant implicitement le lecteur aux *Quinze Joies de Mariage* :

Ma Nymphé commençons par les Temperamens,
 Qui pour estre divers, causent mille tourmens
 Aux Amans asservis au joug du mariage,
 De contraires humeurs formant un grand orage.
 De la diversité de leurs complexions
 Naissent le plus souvent mille dissensions,
 Leurs humeurs rarement ont mesme sympathie,
 Entre eux on void souvent semblable antipathie,
 Qu'entre le Loup cruel, et le paisible Aigneau,
 Entre le Levrier, et le craintif Lapreau,
 Les sifflans Scorpions, et larmeux Crocodilles,
 Les ravissans Faulcons, et plongeantes Bourilles [...]⁵.

voir Ch. Lenient, *La Satire en France, ou la littérature militante au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1866 ; 2^e éd. revue et corrigée, 1877, t. I-II ; *La Satire dans tous ses états. Le « mélange satyrique » à la Renaissance française*, édit. B. Renner, Genève, Droz, 2008.

⁴ Sur le genre voir G. Mathieu-Castellani, *Emblèmes de la mort. Le dialogue de l'image et du texte*, Paris, Nizet, 1988. Sur les jésuites et *l'ars emblematica* voir J. Manning, M. van Vaeck eds, *The Jesuits and the Emblems Tradition*, Turnhout, Brepols, 1999 ; R. Dekoninck, « Imaginer la science : la culture emblématique jésuite entre *ars rhetorica* et *scientia imaginum* », in : *Transmigrations. Essays in honour of Alison Adams and Stephen Rawels*, Glasgow, Glasgow Emblems Studies, vol. 14, 2011, p. 105-120 ; G. R. Dimler, "Current Jesuit Emblem Studies: An Overview", in : *Emblems Studies in honour of Peter M. Daly*, ed. by M. Bath, P. F. Campa, D. S. Russell, Baden-Baden, Verlag Valentin Koerner (Saecula spiritalia: Bd 41), 2002, p. 63-122. Sur les emblèmes de Caseneuve voir en particulier S. L. Poza, "Los emblemas y jeroglificos médicos de Louis de Caseneuve", *Cuadernos de Arte e Iconología*, Fundación Universitaria Española, Madrid, t. VI, n° 12, segundo semestre de 1993, p. 9-21.

⁵ L'histoire des éditions des satires (la première est publiée en 1608) supervisées par le poète est compliquée. Nous citons ici celle qui nous paraît la plus complète : Th. Sonnet de Courval, *Les*

2.2. Les tempéraments sanguin et phlegmatique

La série des comparaisons avec le monde animal, que nous abrégeons ici, suggère qu'il y a entre l'époux et l'épouse une véritable haine qui dégénère en violence. Cette présentation générale du problème introduit les cas particuliers. Le premier d'entre eux oppose un mari sanguin à une femme de nature pituiteuse (phlegmatique) :

Peut estre le Mary sera chaud et humide,
 D'humide radical, aérien et fluide,
 Qui le rend abondant en spermatique humeur,
 De nos digestions, quinte essence et liqueur,
 Laquelle remplissant les prostates glandules,
 Oū estant reserrée ainsi qu'en des cellules,
 S'efforce de sortir pour caresser Cypris,
 Spumeuse regorgeant de fretillans esprits,
 Esprits qui sont portez du Cœur par les artères,
 Du Foye nutritif par les veines portieres
 Du Cerveau par les nerfs, au muscle cremaster,
 Qui joignant aux vaisseaux spermatics va porter
 Ces boüillonnans Esprits aux feconds testicules,
 Pour estre conservez dedans les Vessicules,
 Comme au vray magasin des plaisirs amoureux,
 Arsenal qui fournit de matiere et de feux.
 La femme d'autre part sera fort flegmatique,
 Froide, mal temperée, et d'humeur caquexique,
 N'aura rien desplaisant que ce plaisant deduit,
 Luy tournera le dos tout au long de la nuit,
 L'appellera vilain, lubrique, des-honneste,
 Refroignera son front, en luy tournant la teste⁶.

Ayant rapidement signalé l'élément fondamental dominant du type sanguin, l'air, et ses qualités essentielles, le chaud et l'humide, l'auteur se concentre sur la physiologie de l'homme, et en particulier sur la circulation dans le corps de la « spermatique humeur », source de la puissance virile. Si le mécanisme décrit risque de nous paraître quelque peu fantaisiste, l'intérêt que Sonnet de Courval accorde à cette problématique révèle tout de suite le thème qui va s'imposer dans la suite de la satire, à savoir l'amour physique. La libido excessive du mari se heurte à la frigidité de la femme et pousse le pauvre diable dans les bras d'une servante. Cette infidélité éveille chez l'épouse une vigueur que les avances érotiques de son conjoint n'ont jamais su ranimer : elle se met en colère, l'accable de reproches violents et enfin le met à la porte ; bref, un conflit sérieux éclate à

Œuvres satyriques, seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur, Paris, Rollet Boutonné, 1622, p. 206-207.

⁶ *Ibid.*, p. 207-208.

la maison, comme dans force historiettes de la tradition narrative facétieuse. L'attitude antiféministe du poète dans cet épisode ne laisse aucun doute.

La mise à profit de la théorie des tempéraments de Galien chez Sonnet de Courval peut être mieux éclairée grâce non seulement aux témoignages contemporains des médecins qui prenaient forme d'un discours médical savant, mais aussi grâce à l'image qui puise à l'art symbolique et à l'allégorie. Les quatre tempéraments sont ainsi présentés de façon complète et originale dans un recueil thématique spécialisé, les *Emblemata medica* de Louis de Caseneuve⁷. Ce recueil d'emblèmes, relié au dos des *Hieroglyphica* de Pierio Valeriano, reste un livre rare et peu connu et, à notre connaissance, le plus bel hommage iconographique aux quatre humeurs qui ait été publié depuis la naissance de l'art emblématique. Parmi les douze emblèmes faisant partie de ce volume, quatre sont consacrés strictement aux tempéraments⁸. Chaque type humoral est d'abord nommé dans le titre (*sententia, lemma*), représenté ensuite avec tous ses attributs obscurs sur l'image (*pictura*), décrit enfin en hexamètres dans une épigramme en latin au contenu plutôt énigmatique. De plus, et cela fait d'ailleurs l'originalité des emblèmes de Caseneuve, la construction tripartite de l'emblème classique est complétée par l'ajout au dessous de chaque épigramme d'une légende (*hieroglyphica*) qui vise à expliquer le sens allégorique des éléments présents sur l'image.

Dans le premier épisode décrit par Sonnet de Courval nous sommes en présence d'un mari sanguin et d'une femme phlegmatique. La mise en place des époux est bien réfléchie, car déjà du point de vue de la nature on a à faire à une relation difficile où l'idéal, incorporé par le mari au tempérament sanguin, s'oppose à la mollesse incarnée par la femme phlegmatique, sa conjointe. Les particularités propres aux quatre tempéraments, Sonnet de Courval les a bien évidemment empruntées à la médecine savante de l'époque où la constitution sanguine passait pour la constitution idéale⁹, à l'opposé de la constitution phlegmatique qui était beaucoup moins attirante¹⁰.

Commençons par la première humeur (le sang), responsable du tempérament sanguin qui est dans cette théorie le mariage de deux éléments, du chaud et de l'humide ; rappelons juste que notre mari est qualifié dans les vers par Courval

⁷ L. de Caseneuve, *Hieroglyphicorum et medicorum emblematum DODEKAKROYNOS*, Lugduni, Sumptibus Pauli Frellon, 1626, in : I. P. Valerianis, *Hieroglyphica*, Lugduni, apud Paulum Frellon, 1626. Plus loin nous utilisons l'abréviation *H. M. E.*

⁸ C'est-à-dire *Sanguineus* (emblemata III, p. 31-39), *Melancholicus* (emblemata IV, p. 40-53), *Biliosus* (emblemata VI, p. 63) et *Phlegmaticus* (emblemata VII, p. 70-75).

⁹ Cf. Galien, *De temperamentis liber secundus*, III (K I, 603), in : *Claudii Galeni Opera omnia. Editionem curavit C. G. Kühn* ; t. I-XX, Leipzig, prostat in officina libraria Car. Cnoblochii, 1821-1833 (*Medicorum graecorum opera quae exstant*, I-XX) ; et plus tard N. A. de la Framboisière, *Le Gouvernement nécessaire à chacun pour vivre longuement en santé avec le gouvernement requis en l'usage des eaux Minerales, tant pour la preservation, que pour la guarison des maladies rebelles*, Paris, Charles Chastellain, 1608, p. 136-137.

¹⁰ *Ibid.*, p. 156.

comme « chaud et humide ». S'il s'agit de la représentation de ce tempérament dans les emblèmes médicaux de Caseneuve, sur la gravure nous voyons une scène presque idyllique (image n° 1). Le jeune dieu des festins, Comos, s'érige couronné de fleurs sur l'escalier, une flûte, du myrte et une baguette brisée à la main. L'épigramme en latin que nous citons ici en traduction apporte plus de détails :

Ce Comus [est] de bel aspect des jardins et en fleur de la jeunesse
il tient une flûte, un rameau de myrte et une baguette du géomètre cassé
[il] se dresse sur les marches qui mènent à la maison d'or
Que ces symboles soient attribués au jeune sanguin¹¹.

De la légende qui se trouve au-dessus de l'image il n'y a que deux éléments qui nous retiennent notre attention dans le contexte de la satire sur les époux. Le premier est celui du myrte, signe de Vénus et des amants (« Myrtus, hieroglyphicum Veneris et amantis, n° V »)¹². L'apparition du myrte sur l'icône symbolise chez Caseneuve le penchant des sanguins à l'amour, car au fond ils n'arrivent pas, si l'on en croit à la théorie des tempéraments, à résister aux plaisirs de la chair. Vénus, patronne des sanguins¹³, a été couronnée de cette plante par Paris après avoir remporté la victoire sur Pallas Athéna et sur Junon. Le motif suivant de la légende hiéroglyphique, celui de la baguette cassée (« radius fractus, n° VI »)¹⁴, est étroitement lié au myrte et ne fait qu'amplifier sa symbolique. La baguette au sens propre est un instrument qui sert à établir différentes mesures dans le cas des propriétés foncières, mais, selon le commentaire allégorique de Caseneuve, cet instrument de mesure souligne l'intempérance des sanguins face aux plaisirs d'amour.

Le choix dans le premier couple d'un mari au tempérament sanguin devrait, dans la poétique de la satire, contraster avec un tempérament opposé, le pituiteux. Or, l'image du pituiteux dans la tradition humorale est, en effet, loin d'être attirante. L'emblème de Caseneuve en présente l'image suivante (image n° 2) : une nymphe couchée près d'une fontaine, couronnée de pavots et accompagnée

¹¹ « Comus hic hortorum, et speciosus flore iuventae, / Tibia cui, myrtus, fractus et est radius. / Effert se gradibus, quibus itur ad aurea tecta, / Haec iuvenis sunt symbola sanguines » (*H. M. E.*, p. 31).

¹² *H. M. E.*, p. 35-56. Sur la symbolique du myrte dans la tradition iconographique aussi bien que sur les sources anciennes qui attribuaient cette plante à Vénus, appelée Myrtia, nous renvoyons à G. de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane 1450-1600. Dictionnaire d'un langage perdu*, Genève, Droz, 1958, p. 282 ; et à I. Kaczor, *Deus ritus cultus. Studium na temat charakteru religii starożytnych Rzymian*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2012, p. 210-215.

¹³ « Sanguinei de hoc numero, facile enim amorem concipiunt. Cum enim sint molles, hilares, faciles, et comes, resistere amori nesciunt. [...] Sanguis vitae sedes, et materia spirituum in illis servet, turget, instat, implet, et motus movet, vult exire qua data à natura porta est; abundat ex seipso et excremento, quod semen est. Hinc Veneri, eiusque Cupidini addicti sunt » (*H. M. E.*, p. 35-36).

¹⁴ *Ibid.*, p. 32.

d'une torpille. L'épigramme au-dessous de l'image nous apporte plus d'éclaircissement :

Soumise au Verseau, touchée par une torpille
 Une petite nymphe couronnée de pavots reste couchée
 Pourquoi t'engourdis-tu à cause du corps pituiteux ?
 Ces vers ont été écrits pour toi et pour toi cette nymphe a été peinte¹⁵.

L'interprétation allégorique des vers paraît intéressante car au fond, comme nous allons le voir, tous les éléments de la légende hiéroglyphique mettent en évidence la mollesse et la froideur de ce tempérament qu'incarne parfaitement la femme « froide, mal temperée, et d'humeur caquexique » décrite par Sonnet de Courval. C'est ainsi que la présence de la nymphe des bois et des vallées (« *Napaea hieroglyphicum pituitosi*, n° I »)¹⁶ se justifie par sa relation à l'eau. Selon la mythologie, elle était toujours proche des sources d'eau et elle en prenait soin dans le cadre du culte religieux. L'eau cependant (froide et humide) comme l'un des quatre éléments correspond dans la théorie humorale au tempérament pituiteux (froid et humide) et en est aussi responsable. D'où vient l'idée suivante, c'est-à-dire la soumission de la nymphe au verseau, qui est suggéré par la représentation de l'eau. Le verseau (« *Aquarius, hieroglyphicum hyemis*, n° II »)¹⁷ symbolise dans les tétrades galéniques l'hiver, la saison froide et humide qui correspond aux deux qualités constituant le tempérament pituiteux. La présence de la torpille (« *torpedo* »), sorte de poisson électrique, souligne chez le pituiteux l'état d'engourdissement continu, de paralysie ou d'insensibilité (« *stupor* ») qui peut parfois tourner en stupidité (« *stupiditas* »). L'évocation du pavot, qui favorise l'état de la somnolence et qui à la fin provoque le sommeil (« *papaver somniferum* »), renforce l'image du pituiteux constamment lourd et abasourdi – par opposition à l'image de la légèreté du sanguin¹⁸.

Or, Sonnet de Courval envisage aussi d'autres configurations tempéramentales dans le couple des mariés. D'abord, il considère les malheurs de l'époux qui est phlegmatique pendant que sa femme jouit des privilèges du tempérament sanguin :

Ce n'est rien que cela, c'est bien autre mal-heur,
 Quand la Femme au contraire est d'une chaude humeur,
 Et lors que son Mary est froid et flegmatique,
 De l'incarnation n'entendant la rubrique,
 Ny les accouplemens du lascif Aretin,

¹⁵ « *Hydrochoo [= aquarius] subiecta iacet torpedine tacta / Nymphula somniferis cincta papaveribus / Qui pituitoso torpescis corpore, scripti / Hi tibi sunt versus, nympha picta fuit (ibid., p. 70).*

¹⁶ *Ibid.*, p. 70.

¹⁷ *Ibid.*, p. 70.

¹⁸ Voir notamment N. A. de la Framboisière, *op. cit.*, p. 156.

S'amusant seulement à taster le tetin,
 Ou s'il passe plus outre il ne fait rien qui vaille,
 Car son sang froidureux et congelé travaille
 A sortir des vaisseaux spermatics enfermé.
 Sa femme d'autre part a le cœur consommé
 D'une extreme chaleur, cherchant un doux clystere,
 Clystere spermatic, qui son humeur tempere.
 Que fera le Mary sec, ethique, et sans fleur,
 Pourra-il de sa Femme esteindre la chaleur,
 Qui rampe dans ses os, et boult en sa mouelle,
 Luy consomme le Cœur, le Foye, et la Cervelle ?¹⁹

À s'en tenir à cette présentation, on pourrait risquer l'hypothèse que l'attribution à la femme du tempérament sanguin, donc idéal, introduit de l'ambiguïté dans la position de Sonnet de Courval face à la querelle des femmes. Cependant, l'expérience de la vie quotidienne des conjoints ainsi caractérisés montre dans la suite de la satire le parti pris antiféministe déjà souligné plus haut. C'est que, pour l'auteur, l'infidélité de la femme est une grave atteinte à l'honneur du mari. Mais celui-ci est trop faible pour prendre sa vengeance – cette faiblesse résultant bien sûr de sa constitution humorale – et par conséquent ne peut que... se laisser mourir d'ennui et de tristesse. Voici donc cette fois-ci une *histoire tragique*, digne des belles traditions du genre créé dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, et qui révèle manifestement la position idéologique du poète.

2.3. Les tempéraments cholérique et mélancolique

Sonnet de Courval examine enfin un dernier couple, composé d'une femme cholérique et d'un mari mélancolique. Nous recevons à ce propos une bonne poignée de lieux communs misogynes, alors que disparaît la tendance précédemment observée à la description médicale des conjoints :

Si la Femme est d'humeur purement bilieuse,
 Elle aura le cœur haut et l'ame ambitieuse,
 Brusque, prompte, soudaine en toutes actions,
 Inconstante, legere en ses opinions,
 Vanteuse en ses discours, babillarde, mocqueuse,
 Aspre à ses ennemis, prodigue, et courageuse,
 L'esprit vif, prompt, subtil, fastueux, arrogant,
 Fier, hautain, eslevé, quinteux et remuant.
 Le Mary de sa part sera melancholique,
 Humeur directement contraire au colerique²⁰.

¹⁹ Th. Sonnet de Courval, *op. cit.*, p. 208-209.

²⁰ *Ibid.*, p. 212.

Une femme de ce type prise, selon le satiriste, surtout les beaux habits que son époux ne peut pas lui payer ; traité d'avare, il devra essuyer une cascade de reproches et d'injures. A-t-on écrit un pamphlet calomnieux contre madame, il faut que le mari défie en duel cet auteur perfide. Mais, qu'il périsse sous l'épée de l'adversaire ou qu'il remporte la victoire, dans les deux cas la famille sera privée du maître, père et seigneur, donc abandonnée à la détresse : dans le premier cas la chose est claire, car notre défenseur de l'honneur féminin est mort ; dans le deuxième, elle l'est un peu moins au premier abord, mais se fait évidente, si l'on entre dans le détail, car en tuant l'ennemi le mari est obligé de quitter la maison pour fuir la justice.

La représentation symbolique reprend ces traits du tempérament bilieux et apporte un éclairage supplémentaire. Sur la *pictura* de Caseneuve le personnage de Mars chevauche un lion à travers des champs de blé (image n° 3). L'épigramme nous donne l'explication suivante : « À travers les épis le lion porte vers le feu le jeune Mars / que la bile ardente mord, voilà, ce seront les symboles [du bilieux] »²¹. Tous les éléments de la légende soulèvent le caractère belliqueux des cholériques et cela dans toute sa dimension et splendeur. D'abord, on note la présence de Mars, dieu de la guerre qui symbolise la fureur constante habitant l'âme de la personne au tempérament bilieux²². Le passage du dieu à travers les épis évoque l'été (« Spicae, hieroglyph. estatis, n° II »)²³, donc la saison qui correspond dans les tétrades galéniques au tempérament bilieux. L'été est chaud et sec, tout comme la *krasis* (c'est-à-dire mélange humoral qui définit le tempérament de l'individu) du bilieux. La figure du lion embrasse plusieurs significations parmi lesquelles la colère (« ira »), l'audace (« audacia ») et l'irréflexion (« temeritas ») complètent le caractère impulsif des cholériques. Si encore nous ajoutons la symbolique du feu (« ignis »), de cet attribut de Mars²⁴ qui entre autres se réfère à l'ambition (« ambitio ») et surtout, vu le contexte médical, aux

²¹ « Per spicas iuvenem Martem Leo tollit in altum / Ignea quem mordet symbola Bilis erunt ». *H. M. E.*, p. 63.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 64. Cf. aussi l'explication empruntée au discours médical de N. A. de la Framboisière (*op. cit.*, p. 279-280) : « Durant les longs jours le Soleil demeure si longuement autour de nostre hemisphere, et si approche si près de nostre teste, qu'il eschauffe et desseche extremement l'air, en dardant ses rayons à plomb sur la terre. Voyla pourquoy l'Esté est de nature chaud et sec. Sa chaleur accompagnée de seicheresse ouvre les pertuis du corps, et entrant dedans tire hors par sa subtilité, non seulement les humeurs qui entre cuir et chair, qu'elle resoult en sueurs : mais aussi les esprits qui contiennent la chaleur naturelle, dont la force corporelle. Par ce moyen l'Esté affoiblit merueilleusement la personne, en diminuant sa naïfve chaleur. D'avantage en rendant le sang excessivement chaud et sec, il engendre abondance de cholere au corps, de laquelle procedent force maladies dangereuses ».

²⁴ *H. M. E.*, p. 68-69.

douleurs causées par la bile enflammée, qui brûlent comme feu²⁵, nous aurons l'image complète de ce tempérament.

Reste le cas du mélancolique. L'avarice, une certaine prudence en discours, et plus loin encore le caractère « craintif »²⁶ du mari présentés par Courval trouvent leurs équivalents picturaux dans l'emblème respectif de Caseneuve (image n° 4). Au centre nous y voyons un vieillard nu qui, allongé sur le sol avec des chaînes aux pieds, reste entouré d'animaux (poulpe et lièvre). Le vieillard, un livre à la main et l'autre main posée sur la bouche, semble être plongé dans une profonde méditation sur son livre. À sa gauche, nous remarquons une dioptré, à sa droite une faux et derrière lui, à l'arrière plan, se dressent huit arbres en train de perdre leur feuillage. Le contenu de l'épigramme nous apporte d'autres détails :

Saturne se repose sur la terre, sa main sur la bouche
Aux pieds traïnants du vieillard il y a des chaînes de plomb, un livre et une dioptré percée.
Le poulpe et un lièvre triste entourent l'homme au teint blême,
Des rameaux desséchés tombent de nombreuses feuilles :
Ce sont là les symboles du mélancolique²⁷.

La légende placée à la suite de l'épigramme reprend certains de ses éléments pour préciser leur valeur symbolique, et là, nous voulons attirer l'attention du lecteur sur deux symboles d'animaux (le poulpe et le lièvre) aussi bien que sur l'explication de la dioptré percée d'une ouverture qui nous intéresseront dans le contexte de la satire. En ce qui concerne le poulpe, notons d'abord que ce céphalopode incarne au niveau symbolique beaucoup de traits de caractère propres aux mélancoliques²⁸, parmi lesquels l'avarice (« *Polypus, hieroglyphicum avaritiae, n° IX* »)²⁹, mentionnée dans la satire par le poète, joue le rôle principal. Notons

²⁵ *Ibid.*, p. 69 : « Dolores Bilis mordaces sum, ut pituitae et melancholiae gravantes [...]. Biliosa excrementa dolore mordaci afficiunt ». Cf. aussi les descriptions du tempérament colérique dans le discours médical de l'époque chez N. A. de la Framboisière, *op. cit.*, p. 142-143, et chez J. Du Chesne, *Le Pourtraict de la santé*, Paris, Claude Morel, 1627, p. 67 et sq.

²⁶ Th. Sonnet de Courval, *op. cit.*, p. 221.

²⁷ « Saturnus requiescit humi, manus ora coerctet, / Et senio tardos plumbea vincita pedes. / Impalescentem libro terebrata dioptra, / Polybus et cingit, tristificusque lepus. / Et sicci hic ponunt foliorum examina rami: / ista Melancholoci sunt hieroglyphica ». Sur l'analyse détaillée de cet emblème et sur sa source probable nous renvoyons à l'étude de M. Koźluk, « Folie et mélancolie. Un débat dans l'histoire », in : *The Concept of Madness from Homer to Byzantium*, éd. H. Perdicosyianni-Paleologou, A. M. Hakkert (Publishers and booksellers for Greek en Latin, ancient history, archeology and byzantine history and literature), sous presse.

²⁸ Le médecin énumère la série de traits qui lui sont attribués (*hieroglyphica*) : *tenacitas* (faculté de tenir bon, entêtement), *malignitas* (mauvaise disposition, méchanceté, envie) liée à la *fraudentia* (fourberie, astuce), *avaritia* (avarice), *somnia horrenda* (cauchemars horribles), *curae* (soucis, sollicitudes, inquiétudes), *timor* (peur, crainte), *solitudo* (vie isolée, état d'abandon), *famis impatientia* (avidité), *ciborum salsorum amor* (goût pour les aliments salés) et *vita brevis* (brièveté de la vie).

²⁹ *H. M. E.*, p. 40.

que l'avarice du poulpe remonte à la tradition naturaliste selon laquelle ce mollusque était présenté comme un animal très parcimonieux qui collecte et accapare tout³⁰. En tant qu'animal craintif (« Polypus, hieroglyphicum timoris, n° XI »)³¹, le poulpe correspond parfaitement bien à la nature peureuse du mélancolique qui se délecte plutôt de sa retraite au lieu de s'exposer à la vie mondaine.

La symbolique du second animal, celle du lièvre (« lepus »), reprend certaines significations attribuées plus haut au poulpe, parmi lesquelles nous voulons souligner la crainte (« Lepus, hieroglyphicum timoris, n° XV »)³², et l'ingéniosité (« Lepus hieroglyphicum Sol[I]ertia, n° XVIII »)³³ qui correspondrait, selon nous, au discours prudent du mari dans la satire. La prudence du lièvre, selon le commentaire du médecin, se manifeste surtout dans le fait de protéger son gîte. Le lièvre veille à ce qu'aucun animal ne découvre le chemin menant à son logis. Laissant de nombreuses traces loin de son domicile, il saute dans une autre direction afin de tromper l'intrus.

Les mélancoliques, tel le lièvre, sont ainsi ingénieux dans l'action, dans la pensée et dans la parole. Ce que vient renforcer aussi l'apparition d'un autre élément sur l'emblème : une dioptré percée d'une ouverture. Cet instrument qu'utilisaient les astronomes grecs pour mesurer la position des étoiles symbolise ici le génie du mélancolique³⁴.

*

Pour conclure, force est de constater que la littérature et la médecine s'entrelacent de façon originale dans l'œuvre de Sonnet de Courval et dans celle de Caseneuve. Cela ne nous étonne pas dans la mesure où l'un et l'autre puisent aux acquis de la science médicale de l'époque que les études universitaires ont mis à leur disposition. Sonnet de Courval en tant que poète satirique cherche à expliquer en termes littéraires les causes des conflits conjugaux, et il utilise pour cela la physiologie classique ; tandis que Caseneuve vise à vulgariser ce savoir par le biais de l'image et du commentaire littéraire. Ce procédé est particulièrement visible chez lui au second niveau de la lecture de l'emblème où chaque symbole prend ses origines dans les sources mythologiques de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Qui plus est, l'un et l'autre humaniste font aussi preuve de leur esprit critique. Ils sélectionnent avec soin les connaissances médicales dont ils disposent afin d'en faire sortir celles qu'ils vont exploiter selon leurs intentions auctorielles : Sonnet de Courval retient particulièrement

³⁰ *Ibid.*, p. 46.

³¹ *Ibid.*, p. 40.

³² *Ibid.*, p. 41.

³³ *Ibid.*, p. 41.

³⁴ *Ibid.*, p. 45.

le côté négatif de chaque tempérament, ce que nécessite bien évidemment la forme de la satire ; Louis de Caseneuve, lui, met en relief l'ensemble des spécificités de chaque type humoral de manière à en faciliter la mémorisation. Enfin, il est opportun de souligner que le mérite du poète satirique consiste dans l'explication scientifique qu'il donne des disputes entre les conjoints, et c'est une démarche sans conteste très novatrice dans la querelle des femmes ; alors que celui de Caseneuve, dans la *translatio studii* du domaine des spécialistes aux terrains fréquentés par les adeptes de la médecine. La pluralité des cultures, inscrite dans la culture des humanistes de la Renaissance tardive, produit ainsi des ouvrages dignes d'intérêt.

Image n° 1 : emblema III *Sanguineus* chez Louis de Caseneuve, *H. M. E.*, p. 31.
Courtesy of the Trustees of The Edward Worth Library.



Image n° 2 : emblema VII *Phlegmaticus* chez Louis de Caseneuve, *H. M. E.*, p. 70.
Courtesy of the Trustees of The Edward Worth Library.



Image n° 3 : emblema VI *Biliosus* chez Louis de Caseneuve, *H. M. E.*, p. 63.
Courtesy of the Trustees of The Edward Worth Library.



Image n° 4 : emblema IV *Melancolicus* chez Louis de Caseneuve, *H. M. E.*, p. 40.
Courtesy of the Trustees of The Edward Worth Library.

